

Caroline de Costa
Francesca Miller

Sarah Bernhardt et le Docteur Pozzi

Traduction de Francine Siety

Préface de Jacques Battin
de l'Académie de médecine

Éditions Glyphe
www.editions-glyphe.com

PRÉFACE

SARAH BERNHARDT ET SAMUEL POZZI, deux astres parmi les feux de la Belle Époque, qui fut un court entracte entre deux guerres atroces, celle de 1870 et la Grande, où, chacun à sa manière, fit preuve de dévouement en faveur des blessés et des malheureux. Tous deux gâtés par la nature, beaux et séduisants, doués intellectuellement, et des perfectionnistes acharnés au travail.

Sarah Bernhardt (Paris, 1844-1923), d'origine juive hollandaise mais baptisée et élevée dans la religion catholique, fut la première diva internationale. Le monstre sacré pour Cocteau, la voix d'or pour Victor Hugo.

Qualifiée de trésor national par Georges Clemenceau qui l'engagea en 1915 à se faire opérer à Bordeaux loin du front. Elle venait de triompher dans *L'Aiglon* qu'elle avait suggéré à Edmond Rostand. Sa maigreur l'avait rendue pathétique dans ce rôle androgyne, même pour les plus républicains. C'est à cette période tardive de sa vie, que j'ai croisé son destin pour enrichir la deuxième édition du livre publié aux Éditions Glyphe, consacré aux médecins et aux malades célèbres. Depuis longtemps en effet, en allant à Andernos, je retrouvais son souvenir toujours présent, et son personnage ne pouvait, à mon tour, que me fasciner.

Cédant à ses supplications, alliées à des menaces de se tirer un coup de revolver dans le genou droit qui la faisait tant souffrir, Pozzi, qui l'avait antérieurement opérée d'un volumineux kyste de l'ovaire,

décida de la confier à son ancien interne Maurice Denucé, devenu le renommé professeur d'orthopédie bordelais, qui amputa la jambe droite de la diva au-dessus du genou, seul moyen à l'époque, de supprimer les douleurs de l'ostéo-arthrite tuberculeuse. Opérée à la clinique privée Saint-Augustin de Bordeaux, où avait séjourné auparavant le roi Alphonse XIII, Sarah Bernhardt y fut traitée comme l'impératrice du théâtre, avec bulletins de santé remis à la presse quotidiennement.

Ne pouvant ensuite se rendre à son fort de Belle-Ile, le bateau étant réquisitionné, elle passa sa convalescence à Andernos-les-bains, sur la côte Nord du Bassin d'Arcachon, où elle fut accueillie avec chaleur par Madame Da Costa (déjà !) qui lui loua la villa Eurêka, où elle mena grand train de vie en y recevant le Tout-Paris, dont elle était l'idole. Le récit de ses excentricités exprimant son caractère théâtral nous fait sourire, mais elles lui étaient dictées par sa générosité, car rien ne l'arrêtait pour faire plaisir à ses amis.

Son cœur était plein de tendresse pour sa famille, ses amis et ses anciens amants. De tous, Samuel Pozzi est resté le plus adoré, pour reprendre son expression favorite. Elle avait aussi des sens libres de toute entrave, sa dévotion pour son docteur Dieu ne l'empêchant pas, au sassage, d'avoir une liaison avec le tragédien Mounet-Sully, de surcroît originaire de Bergerac et protestant comme Pozzi...

Samuel Pozzi (Bergerac 1846 – Paris juin 1918), fils de pasteur protestant, était aussi ardent au travail qu'en amour. Il fut l'élève, à l'ancienne Pitié, de Paul Broca, venu de sa bastide huguenote de Sainte-Foy-la-Grande en Gironde, sise sur la Dordogne et riche en talents dont ceux des deux frères Faure, des quatre frères Reclus et de Gratiolet.

Broca est le chirurgien qui découvrit la première localisation cérébrale (l'aphasie motrice de Broca) et créa l'anthropologie, après avoir lu Darwin, que Pozzi traduisit pour lui. Samuel Pozzi, en effet, était parfaitement bilingue, car il avait appris la langue de Shakespeare auprès de sa belle-mère anglaise. La connaissance de cette langue lui ouvrit le champ novateur de la science anglo-saxonne, le rendant plus performant dans ses entreprises.

Il se rendit en Écosse pour rencontrer Lister et appliquer sa méthode antiseptique inspirée des travaux de Pasteur, laquelle,

associée à l'anesthésie à l'éther, allait donner ses premiers succès à la chirurgie abdominale.

Samuel se marie en 1879, à trente-trois ans, car un professeur de chirurgie en vue comme lui doit fonder une famille. Il n'était pas dans les mœurs d'épouser une comédienne, aussi talentueuse soit-elle. Sarah ne pouvait devenir Madame Pozzi, pas plus que Samuel ne pouvait être un Monsieur Bernhardt, chacun étant trop ambitieux et soucieux de sa liberté. Il épouse donc une jeune femme bien dotée qui lui donnera trois enfants dont Catherine, personnage fascinant à son tour, qui se mariera avec Édouard Bourdet, l'auteur à succès qui modernisa la Comédie-Française.

La libération des mœurs a été longtemps dissociée, les conventions du mariage n'empêchant pas de chercher ailleurs les satisfactions sexuelles que l'on ne trouvait pas chez soi. Catherine Pozzi nous révèle dans son roman autobiographique *Agnès* combien elle avait souffert de leur mésentente suivie de disputes et finalement de séparation. Elle, qui était très douée, souffrit peut-être aussi d'être écartée de la médecine, son père estimant que ce n'était pas une profession pour les femmes. Quel changement depuis, la féminisation ayant gagné toutes les disciplines, y compris la chirurgie et la médecine militaire !

Le séducteur Samuel Pozzi fut donc « l'ami des femmes » – selon le titre de la biographie publiée en 1993 par le chirurgien gynécologue Claude Vanderpooten. Celui qu'elles appelaient, comme dans Molière, « l'amour médecin » fut leur chirurgien, à l'hôpital et en privé, car il n'hésitait pas à opérer ses patientes à domicile en y amenant matériel et assistant d'anesthésie. Il avait acquis la maîtrise des sutures des plaies abdominales pendant la guerre et fut le premier à réaliser une gastro-entérostomie.

Pozzi fut le créateur en France de la gynécologie et son *Traité de gynécologie clinique et opératoire* publié en 1890 fut traduit dans toutes les langues européennes. Ce succès lui valut d'entrer à l'Académie de médecine et d'être invité aux États-Unis où il visita la Mayo Clinic, déjà renommée, et où il rencontra Alexis Carrel, prix Nobel 1912, qui expérimentait chez l'animal les transplantations d'organes et les sutures vasculaires qui permettront les pontages coronariens. Dans son *Traité*, réédité plusieurs fois, Pozzi décrit la conduite de l'examen gynécologique après avoir mis en confiance la patiente et

avoir recueilli son consentement, comme on a appris à le faire récemment. Il pratiquait le palper bimanuel et l'examen au speculum en veillant à ménager la pudeur féminine. Il s'aidait, si nécessaire, de la pince qui porte son nom pour saisir et fixer le col utérin. Dans une salle indépendante de celle où il opérait, l'anesthésie était donnée, locale, locorégionale ou générale. Les précautions antiseptiques et la préparation des opérées sont décrites avec une minutie étonnante, quand on se souvient des oppositions qu'avaient rencontrées Semmelweiss, Pasteur et Lister. Les techniques opératoires nouvelles et à visée conservatrice pour l'ovaire et l'utérus sont illustrées de dessins originaux. Il fut manifestement un pionnier de la chirurgie des femmes, après l'avoir été pour la chirurgie abdominale. Il fut un des premiers à s'intéresser aux malformations génitales et aux intersexualités. Deux de ses élèves ont laissé un nom : Thierry de Martel le neurochirurgien, et Robert Proust le frère de Marcel.

Pendant la guerre de 1870, Samuel fit la connaissance de Leconte de Lisle qui lui ouvrit les salons littéraires et le monde des artistes, peintres et musiciens, qui ne pouvait lui être indifférent. En témoignent ses poésies de style parnassien, son goût des œuvres d'art, qu'il collectionnait, son portrait par Jean-Gabriel Domergue qui orne l'Académie de médecine et celui en pied du peintre américain John-Singer Sargent daté de 1881 et entré au Hammer Museum de Los Angeles, lequel possède aussi celui de Sarah Bernhardt peinte en 1885 par Alfred Stevens. La beauté fascinait Pozzi qui l'avait introduite par des fresques dans son service de l'hôpital Broca. Il avait compris la valeur thérapeutique de la couleur, anticipant sur l'opération des pièces jaunes destinée à rendre plus agréable l'environnement hospitalier, le moral intervenant dans la guérison.

Réputé parfait gentleman, il était à l'aise dans le monde et recevait chez lui, place Vendôme ou avenue d'Iéna, avec une grande courtoisie. Parmi ses amis, Georges Clemenceau, son contemporain, fils de médecin et médecin lui-même pendant vingt ans à Montmartre que l'on voit sur une photo, quand il vint écouter Alexis Carrel dans le service de Pozzi. Il fréquentait aussi le prince de Polignac, Robert de Montesquiou, modèle de Charlus dans *La Recherche* de Marcel Proust, qui aurait mis également Pozzi dans sa galerie de portraits, car il le connaissait bien et appréciait sa bienveillance.

La carrière politique de Samuel Pozzi, par contre, fut de courte durée : maire, conseiller général, élu sénateur de la Dordogne en raison de ses racines familiales au domaine de La Graulet à Bergerac, il le fut seulement de 1898 à 1903, alors que son patron Paul Broca avait été élu sénateur à vie.

Depuis leur première rencontre au Quartier latin en 1868, lui étant étudiant à l'école de médecine, elle jouant à l'Odéon un rôle à succès, et jusqu'à la mort tragique de Pozzi, assassiné chez lui, par un de ses anciens opérés dérangé mentalement, en juin 1918, à la veille de l'armistice, ils ne cessèrent de s'envoyer des billets, des télégrammes et des cartes postales, comme aujourd'hui on échange des SMS ou des mails. Si la plupart des billets de Pozzi ont disparu, ceux de Sarah ont été conservés par l'arrière-petit-fils de Samuel, Nicolas Bourdet et, par bonheur, sont restitués dans ce livre, grâce à l'initiative de Caroline de Costa.

Professeur de gynécologie-obstétrique en Australie, Caroline de Costa s'est penchée sur l'histoire de sa discipline. Elle devait donc rencontrer Pozzi et Sarah Bernhardt. Elle eut un coup de cœur pour ces deux personnages, restés attachants en dépit du temps, qui devinrent les héros d'un livre écrit avec la journaliste Francesca Miller et destiné en 2010 aux lecteurs anglophones *The Diva and Doctor God* avec en sous-titre *Letters from Sarah Bernhardt to Doctor Samuel Pozzi*.

La version française nous est présentée maintenant. Le lecteur ne trouvera pas ici un dialogue épistolaire, comparable à la correspondance brûlante que Catherine Pozzi (1882-1934), brillante femme de lettres et fille de Samuel, entretint lors de sa liaison tumultueuse avec Paul Valéry entre 1920 et 1928. Ce livre-ci déroule les billets où la Diva exprime sa dévotion à son Docteur Dieu. Ils sont glissés, comme les feuillets d'une éphéméride, avec d'autres lettres envoyées à Pozzi par des célébrités du temps et retrouvées avec des illustrations, des photographies inédites et des portraits. Ainsi renaît cette période, qui connut des déchirements comme l'affaire Dreyfus, opposant le pays entre pro- et anti-dreyfusards. C'est tout un monde revu au prisme de la relation privilégiée de ces deux êtres romanesques, ayant transformé leur passion charnelle en une profonde affection mêlée à une mutuelle admiration.

Ces confidences appartiennent désormais à l'histoire et la noblesse de leur ton tranche singulièrement avec les vulgarités volontiers affichées du temps présent.

Nous devons un grand merci à notre consœur australienne et à son associée pour ce «retour aux sources» et le beau cadeau qu'elles nous font chez Glyphe, un des rares éditeurs à s'intéresser encore à l'histoire de la médecine, pourtant nécessaire à la culture humaniste des médecins de tous âges.

**Professeur Jacques Battin
de l'Académie de médecine**

SOMMAIRE

Préface	9
Autour de Sarah et de Samuel.....	17
Deux « très brillantes créatures »	25
La bohème.....	35
La guerre.....	61
Lisez-moi une thèse, homme bien aimé!	81
Je guéris mes patients avec la Beauté.....	111
Le docteur Pozzi chez lui.....	131
Des amis communs.....	149
Le docteur Pozzi et l'art de l'examen gynécologique.....	173
Une coquette « Belle Époque ».....	197
Rendez-vous avec une balle – 1	215
La découverte de l'Amérique	223
L'affaire Dreyfus	243
Qu'est devenue la jambe de Sarah ?	265
Rendez-vous avec une balle – 2	283
Bibliographie.....	297
Remerciements.....	301

DEUX « TRÈS BRILLANTES CRÉATURES »

« Mon désiré Sam, mon maître aimé, je suis vôtre à mourir d'amour, je suis tienne jusqu'à la folie. Qu'est-ce donc que ceci et pourquoi tout cela ? Enfin ce soir je te verrai. J'ai dormi mais mal. Lazare¹ et moi nous pensions à toi et nous nous sommes consolés en parlant de Samuel. Mes lèvres te donnent le baiser d'un réveil, Sarah tienne. Merci pour le respectable hors-d'œuvre. »

Sarah BERNHARDT, 1878

À L'INTÉRIEUR DE SON CADRE DORÉ, le docteur Pozzi, grand et bel homme de la trentaine, semble parfaitement à l'aise. Vêtu avec une élégance désinvolte d'un peignoir écarlate et d'une chemise blanche à jabot, il prend la pose dans l'intimité de son domicile parisien. En arrière-plan, de somptueuses tentures pourpres. Son regard sombre plane un peu au-delà de l'observateur. Sa main droite effleure son torse ; de sa main gauche, il tient la cordelière de son peignoir. Aurait-il l'intention de s'en défaire ?

Durant près d'un siècle, le magnifique portrait de Pozzi par John Sargent demeura paisiblement dans des collections privées, au cœur de Paris. Il reposait initialement sur un chevalet, au domicile de Pozzi

1. *Lazare* est le nom du squelette conservé par Sarah Bernhardt, sa vie durant, à ses nombreux domiciles.

où Sargent l'avait peint en 1881. À la mort de Pozzi, son fils Jean en hérita, et ce n'est qu'après la mort de Jean, en 1967, que *Docteur Pozzi chez lui* apparut brièvement dans une vente aux enchères. Armand Hammer – magnat du pétrole, philanthrope et amateur d'art – l'acquit et l'expédia outre-Atlantique.

Docteur Pozzi chez lui a figuré vingt-trois ans au sein de sa collection privée, sur Wilshire Boulevard à Los Angeles. Un public admiratif n'a pu le contempler qu'en 1990, date à laquelle il rejoignit la collection permanente, léguée par Hammer au Armand Hammer Museum de cette ville. En dehors des périodes de prêt à des expositions extérieures, il partage la salle spacieuse et claire du musée avec des œuvres de Degas, Van Gogh, Cézanne, Gauguin, et – point essentiel pour notre récit – avec le beau portrait de Sarah Bernhardt par Alfred Stevens.

Francesca compte parmi les nombreux *Angelanos* fascinés par l'œuvre de Sargent. Journaliste, admiratrice du peintre américain expatrié, et passionnée par la France de la Belle Époque, elle a cherché à savoir qui était le docteur Pozzi.

Au même moment, la très francophile Caroline de Costa, à l'origine de ce livre, consacrait ses loisirs à l'étude de l'histoire de la gynécologie (son activité médicale), une spécialité inconnue avant la fin du XIX^e siècle. Ses lectures – surtout dans le cadre convivial de la Wellcome Library of the History of Medicine, à Londres – l'ont menée aux pionniers de la gynécologie en Angleterre, en Écosse, aux États-Unis et en Allemagne, et à un certain chirurgien français, prodigieusement doué.

Le docteur Samuel Pozzi s'avéra l'auteur d'un extraordinaire traité de gynécologie, publié à Paris en 1890 et traduit en anglais, allemand, italien, russe et espagnol au cours des deux années suivantes. L'un des premiers traités rassemblant l'ensemble des connaissances acquises dans le domaine des maladies spécifiques des organes reproducteurs féminins. Pozzi décrit clairement et avec empathie le traitement des maladies gynécologiques de ses patientes. Des croquis et des schémas de qualité illustrent son ouvrage. En outre, il fait référence au travail de tous les chirurgiens gynécologues contemporains.

Qui était Samuel Pozzi ? Ce chirurgien avisé et inspiré, considéré en son temps comme le père de la gynécologie française, était un

écrivain accompli. Il est l'auteur de plus de quatre cents articles érudits concernant divers sujets médicaux, en particulier des affections gynécologiques. Pionnier également de l'anthropologie naissante, il devint l'ami et le traducteur de Charles Darwin. Alors qu'il était professeur à l'Université de Paris, Pozzi a formé des générations de chirurgiens.

Pozzi a aussi connu une vie politique : il représenta sa Dordogne natale au Sénat. Violamment opposé à l'antisémitisme, il se range parmi les défenseurs du capitaine Alfred Dreyfus quand l'Affaire divise la société française à la fin du XIX^e siècle. Il fut aussi un collectionneur mondialement reconnu d'antiquités et de pièces de monnaie anciennes.

Il y a enfin l'ami de toutes les célébrités du Paris de la fin du XIX^e, et surtout l'ami des femmes. S'il a été incontestablement l'amant d'un grand nombre de Parisiennes, il a aussi été fidèle en amitié avec les femmes, parfois bien plus âgées que lui, qui s'étaient illustrées dans les arts et le théâtre. Il resta lié sa vie durant à plusieurs femmes. La plus célèbre d'entre elles est Sarah Bernhardt. Sarah et Samuel devinrent amants vers 1869, et leur relation se poursuivit épisodiquement pendant dix ans. En 1878, la star adresse encore des billets et des télégrammes ardents à Pozzi, parfois trois ou quatre dans la journée.¹ « Monsieur Samuel, que fait donc votre seigneurie. Je suis en peine de votre vue. Je vous aime », lui déclare-t-elle dans un billet, entre deux scènes d'une répétition. Le même jour, elle griffonne au crayon un message qui, un siècle plus tard, enflamme encore le mince feuillet parfumé : « Mon Sam, je vous aime, je vous aime et suis vôtre. Quelle triste nuit vous m'avez fait passer. Enfin ! à ce soir. Venez me prendre si faire se peut, grand sera mon plaisir. Sarah Bernhardt. » Suit un troisième message : « Je t'adore, mon Samuel, ta Sarah. » Sarah est passionnément amoureuse. Selon certaines spéculations récentes, elle n'aurait jamais connu l'orgasme², malgré ses innombrables amants. Cela paraît inexact, du moins entre les mains du jeune Docteur Pozzi.

1. C'est grâce à l'amabilité de Nicolas Bourdet que nous publions plusieurs de ces lettres dans notre ouvrage.

2. Robert Gottlieb. « The Drama of Sarah Bernhardt ». *The New York Review of Books*, 10 mai 2007, p. 10-14.

À la suite du mariage de Samuel en 1879, leurs ardeurs se métamorphosèrent en une profonde et sincère amitié, qui dura jusqu'à la mort de celui-ci en 1918. Elle lui écrivait, en 1915 :

« Mon Docteur Dieu, comment ma tendresse infinie et ma reconnaissance vieille déjà de tant d'années n'ont pas fleuri dans votre cœur ? Comment ai-je besoin de vous dire et redire cette chose que nul être ne m'est plus cher que vous ?... Je vous aime de toutes les forces vitales et intellectuelles de mon être et rien, rien ne peut altérer ce sentiment plus grand que l'amitié, plus divin que l'amour, Sarah. »

Pour Pozzi, Bernhardt fut toujours « la divine Sarah » ; de son côté, il fut pour elle son « Docteur Dieu ». Au cours de ses incessants voyages en Europe, en Amérique du Nord et en Amérique du Sud, et en Australie, elle se fia à ses conseils médicaux pour elle-même, pour sa famille, et pour ses nombreux amis. En 1898, elle s'en remit à lui seul pour opérer l'important kyste de l'ovaire dont elle souffrait. Il s'acquitta avec succès de cette tâche, mais non sans une certaine appréhension. Elle le conviait à ses soirées et dîners parisiens, et dans sa maison de Bretagne, surtout à l'occasion de son anniversaire ou de celui de son fils, Maurice. Elle-même fut fréquemment l'invitée des Pozzi. À Paris, Samuel assistait – presque toujours avec des billets qu'elle lui donnait – à toutes les pièces dans lesquelles jouait Sarah. Lorsqu'il traduisit en français les œuvres de Darwin, elle surnomma Darwin son chimpanzé apprivoisé. Épistolière prolifique, elle lui faisait parvenir régulièrement des lettres et des cartes de son écriture penchée, quand elle voyageait hors de France.

Une grande part de cette correspondance subsiste dans les archives parisiennes de Nicolas Bourdet, l'arrière-petit-fils de Samuel Pozzi : plus d'une centaine de lettres, de billets et de télégrammes de Sarah à Samuel, dont la plupart n'ont jamais été publiés. Bien que Pozzi figure dans quelques-unes des dizaines de biographies de Sarah publiées jusqu'à ce jour, les références à son sujet sont rares et brèves. Or, ces lettres permettent de le considérer comme l'ami le plus sûr et le plus cher de l'actrice – plus encore que le peintre Georges Clairin, dit Jojotte, lui aussi ami intime de Pozzi. Sarah fut, apparemment, l'un des grands amours de Samuel. Notre récit des vies entremêlées de « la Diva » et de son « Docteur Dieu » prend appui sur cette correspondance.

Nés en France, à deux années d'intervalle seulement, Sarah et Samuel eurent des débuts fort différents dans la vie. Sarah : une orchidée rare croissant dans la boue, plante fragile s'épanouissant en une fleur exquise. Fille non désirée, elle voit le jour en 1844 dans un modeste logement au cœur de Paris. Sa mère, une courtisane du « demi-monde », trouve peu de temps à lui consacrer. En 1846, Samuel, fils aîné d'un pasteur protestant, est accueilli comme un petit prince par une famille bourgeoise de la région de Bergerac, au Sud-Ouest de la France. Bébé souffreteux, Sarah se métamorphose en une femme d'une beauté peu commune – exotique et sophistiquée – à une époque où les formes généreuses sont à la mode. Superbe dès sa naissance, Samuel gardera toute sa vie une extraordinaire prestance. La culture religieuse de Sarah est superficielle et fragmentaire ; sa mère, indifférente à son ascendance juive, ne l'initie guère au judaïsme et l'envoie au couvent. Fière de ses origines, l'actrice n'en fera jamais mystère, mais sa foi catholique d'adoption explique sa fascination pour le rituel et l'iconographie religieuse – qui lui fut profitable sur le plan professionnel et personnel. Élevé dans une famille huguenote pieuse, Samuel récitait les versets de la Bible par cœur avant de faire ses premiers pas. Jeune médecin, il abandonne la foi de son enfance pour devenir athée et disciple de Darwin.

Leur première rencontre eut lieu à Paris, au Quartier latin, alors qu'il étudiait à la Faculté de médecine et que la jeune actrice était à l'aube de la gloire. Leur attirance réciproque, immédiate et irrésistible, allait durer dix ans : couvant parfois sous la cendre quand ils faisaient d'autres rencontres amoureuses – car leur relation n'était pas exclusive – puis s'enflammant d'une ardeur renouvelée.

Sarah et Samuel avaient l'un et l'autre un tempérament romanesque, mais de grossières insinuations au sujet de leur vie sexuelle ont souvent minimisé l'aspect sentimental de leurs aventures amoureuses. Samuel eut certainement avant son mariage (et probablement après l'amère déception que lui procura sa vie conjugale) un grand nombre de liaisons discrètes avec les plus belles créatures de la scène parisienne. C'est pourquoi, depuis le dévoilement, à Los Angeles, de son extraordinaire portrait, les auteurs de langue anglaise ont préféré ignorer son génie médical, loué par ses contemporains, pour

se concentrer sur des rumeurs au sujet de sa vie sexuelle.¹ Rumeurs pour la plupart infondées. Des allusions à sa liberté de mœurs et à sa séduction d'actrice ont amené un pasteur américain fondamentaliste à traiter Sarah de « putain », puis de « créature maléfique ».

Samuel et Sarah sont encore de tout jeunes enfants en 1848, année où s'achève la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe. Ils sont à peine plus âgés quand Louis-Napoléon, neveu de Napoléon I^{er}, élu président de la Deuxième République par la majorité des votants, organise un coup d'état et se proclame empereur, à la fin de l'année 1852. Ils sont adolescents pendant les premières années du Second Empire, quand Napoléon III resserre son étau sur le pays.

Despote « éclairé », l'empereur permit à la France de connaître une période de développement industriel et d'enrichissement spectaculaires. Sarah et Samuel profitèrent des opportunités accrues, sous l'Empire, dans le domaine de l'instruction. Jeunes adultes, tous deux changèrent leur nom de famille : *Bernardt* se mua en *Bernhardt*, et *Pozzy* s'écrivit *Pozzi*, à l'italienne. Ils devinrent de véritables idoles dans leurs sphères respectives, mais durent parfois affronter les controverses et les rancunes qui vont de pair avec la célébrité. Tous deux mûrirent pendant une époque tumultueuse de l'histoire de France – guerre de 1870 et siège de Paris – et survécurent aux massacres de la Commune. Républicains convaincus, partisans d'une société plus juste, ils soutinrent, au cours de la dernière décennie du XIX^e siècle, la cause du capitaine Dreyfus et s'opposèrent à l'antisémitisme ambiant. Ils furent néanmoins reçus dans bon nombre de salons de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie parisienne. Chacun d'eux se maria une fois, sans trouver le bonheur. Bien qu'ils aient connu d'autres étreintes, leur immense respect et leur affection réciproques leur permirent de rester liés l'un à l'autre jusqu'à ce que la mort les sépare.

Ils évoluaient dans un univers de mondanités, d'intrigues politiques, de guerre et de scandales, mais ils demeurèrent des perfectionnistes acharnés tout au long de leur carrière. Sarah Bernhardt s'émancipa sur le plan social et sexuel, un siècle avant l'entrée en scène de Betty

1. Davis Deborah. *Strapless. John Singer Sargent and the Fall of Madame X*, New York, Tarcher/Penguin, 2004, p. 100 – affirme que « Pozzi profitait effrontément de sa profession pour avoir accès aux meilleures chambres à coucher de Paris. » Cette allégation ne repose sur aucune preuve.

Friedan et Gremaïne Greer ; elle avança à son rythme, pas à pas. Nous avons découvert en Samuel Pozzi un homme charmant, intelligent, riche d'humour et de compassion – pas un saint, mais une personnalité extrêmement attachante. Henry James l'a qualifié de « très brillante créature ».¹ À notre avis, ce jugement s'applique aussi bien à Sarah.

Nous avons eu la chance, alors que nous écrivions l'histoire de Sarah et Samuel, d'avoir accès aux archives de la famille Pozzi, un trésor incluant, outre les lettres de Sarah à Samuel, des dizaines de missives signées par d'autres célébrités de l'époque. Notre livre n'est pas une simple biographie supplémentaire de « la divine ». Pour un récit détaillé de la vie de cette femme exceptionnelle – y compris ses relations avec ses nombreux soupirants ; son mariage désastreux avec Aristidis Damala, un homme arrogant, grossier et morphinomane ; ses tournées prolongées en Amérique du Nord et du Sud, en Russie et en Australie – le lecteur peut se référer à notre bibliographie. Toutefois, la plupart des récents biographes de Sarah se sont contentés de recycler des informations depuis longtemps dans le domaine public, interprétant, inventant ou romançant à leur gré. Peu d'apports originaux figurent dans la plupart de ces écrits. Nous avons inclus, au sujet de la famille Bernhardt, les découvertes récentes de l'archiviste néerlandais Harmen Snel, et nous avons pris le parti de nous focaliser sur l'histoire de Sarah Bernhardt et Samuel Pozzi. La majorité des lettres de Sarah à Pozzi, ainsi que les autres éléments disponibles au sujet de leur relation, n'ont pas été publiés ni utilisés dans les biographies en anglais. Sa correspondance avec Pozzi révèle une Sarah différente de la créature excentrique souvent dépeinte – une amoureuse, puis une mère attentive et dévouée, une fille, et une sœur ; une travailleuse acharnée ; une femme d'esprit prenant parfois des airs de Diva, mais n'hésitant pas à se départir de ce rôle. Elle était d'ailleurs sincèrement attachée à ses amis intimes, et un lien profond l'unissait manifestement à Pozzi.

La collection de la famille Pozzi nous a aussi donné accès à sept lettres qui éclairent la relation de Pozzi avec Madame Amélie Gautreau (Madame X, du célèbre portrait exposé de nos jours au

1. « Une très brillante créature », lettre de John Singer Sargent à Henry James, 25 juin 1885. Cité dans Ormond, Richard, Kilmurray, Elaine : *John Singer Sargent : The Early Portraits*. New Haven : Yale University Press, 1998, p. 54.

Metropolitan Museum de New York) et à plusieurs lettres de John Singer Sargent à Pozzi, son ami pour la vie. *Docteur Pozzi Chez lui* a été souvent exposé à côté de *Madame X*, et les critiques d'art ont beaucoup glosé sur la rumeur qu'ils auraient été amants. Hypothèses sans fondement, d'après nos recherches. La réputation de Pozzi,



Sarah Bernhardt photographée par Nadar

dans le monde anglo-saxon, a souffert de cette prétendue liaison avec une mondaine superficielle et inculte, alors que sa relation beaucoup plus dense et digne d'intérêt avec Sarah Bernhardt a été généralement ignorée. Pour remédier à cette lacune, voici l'histoire de la Diva et de son docteur Dieu.



Samuel Pozzi photographié par Nadar